Zeitschrift: Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA

Herausgeber: Vereinigung für Angewandte Linguistik in der Schweiz = Association suisse de linguistique appliquée

Band: - (2002)

Heft: 76: Biografie linguistiche = Biographies langagières = Biografias linguisticas = Sprachbiografien

Rubrik: Driss Chraïbi, Le mond des Européens, à commencer par leur langage, était l'inverse du nôtre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Driss Chraïbi, *Le monde des Européens, à commencer par leur langage, était l'inverse du nôtre*[1]

Né en 1926 au Maroc, Driss Chraïbi est parti à Paris en 1945 pour étudier la chimie et la médecine. Dès 1952, il abandonna ses études pour se consacrer entièrement à l'écriture. Son premier roman Le passé simple *(1954) l'a rendu mondialement célèbre, mais les vives critiques que le roman a déclenchées dans son pays d'origine ont amené l'auteur a renier publiquement son oeuvre dans un premier temps. Driss Chraïbi est considéré comme le père de la littérature maghrébine d'expression française. Les thèmes centraux de son oeuvre sont le choc des cultures, l'oppression des femmes et des enfants dans la société marocaine patriarcale et la confrontation entre les mondes rural et citadin. Il a aussi écrit des romans policiers, avec le fameux Inspecteur Ali comme personnage principal (1991).*

Je n'étais qu'un bambin lorsque je suis entré à l'école coranique, selon la coutume. J'y ai appris quelques sourates du Coran et les bases de l'arabe classique, une langue qui ressemblait vaguement à la nôtre. Trois années assez éprouvantes dans ma vie. Le maître ne souriait jamais et, moi, je pleurais: C'est comme si l'on avait voulu mon bonheur et par voie de conséquence mon salut à coups de bâton. Encore maintenant, je ressens ce que je ressentais alors: une sorte de sevrage par rapport à la parole de Dieu. Au terme de mes études, un jury de barbus me déclara savant. Autant dire croyant. Ne récitais-je pas par coeur des chapitres coraniques comme ceux du «Trône» ou de la «Lumière»? On m'acheta des habits neufs, on me fêta, je me gavai de gâteaux, on me promena par toute la ville à dos d'un cheval d'apparat. Des nuits durant, je fis des rêves dont je me réveillais en sursaut: j'étais un ange tout nu, mais avec des ailes et une barbe. Je ne sais ce qu'en aurait conclu Daniel Bordigoni, un ami psychanalyste, si je lui en avais parlé. Mais ceci est une autre histoire, comme disait Rudyard Kipling.

À l'âge de six ans, mon père m'envoya comme interne à l'institut Guessous, une école privée à Rabat. [...]

A l'institut Guessous, j'appris le français par le commencement: l'alphabet. Il était sous-développé. Comparé à notre alphabet à nous, il lui manquait plusieurs lettres, les sons «gh», «ts», «th», «dz», «a'», et j'en passe. Notre professeur était très patient avec moi, répétait en souriant: «Ce n'est pas une traduction de l'arabe. C'est une *autre* langue.» Lorsqu'il me fallut allier des consonnes et des voyelles pour former des mots, ce fut l'incompréhension totale. Habitué à écrire de droite à gauche, j'écrivis de droite à gauche, en toute logique. Quelque chose comme: *ssird tse mon noM*. Le professeur se montra habile devant ce cas de figure. Il se saisit d'un miroir et rétablit la phrase dans le bon sens: *Mon nom est Driss*. C'était simple. Le monde des Européens, à commencer par leur langage, était l'inverse du nôtre. La preuve, c'est que le planisphère accroché près du tableau représentait le globe terrestre à l'envers de la carte géographique d'Al-Idrissi: l'Europe en haut et l'Afrique en bas alors que ce devrait être le contraire, l'Orient à droite et l'océan Atlantique à gauche! C'était insensé, mais c'était ainsi. Je devins gaucher du jour au lendemain. Et je crois bien que c'est à cette époque que ma tête a commencé à tourner.

---

1 Extrait de: Driss Chraïbi: *Vu, lu, entendu*. Paris, © Editions Denoël 1998, 30-35, 56.

© 2002 Institut de linguistique
Université de Neuchâtel

Il y avait deux cours parallèles et simultanés, en arabe et en français, assurés par le même professeur – M. El-Manjra, autant que je m'en souvienne. Il nous apprit jour après jour à identifier les objets concrets qui nous entouraient et à leur donner leur équivalent dans le vocabulaire de nos «protecteurs» d'outre-Méditerranée: *madrasa* = école, *koursille* = chaise, *calame* = plume, *midad* = *encre* ... et ainsi de suite. [...]

Les équivalences s'établirent d'elles-mêmes lorsque nous abordâmes les textes des récitations. Ce Jean de La Fontaine était l'un de nos cousins et ses fables rajeunissaient celles de *Kalima wa Dimna*, la plupart d'entre elles tout au moins. Je retrouvais mes animaux familiers: le lion qui ne pouvait être que roi (père, pater familias), le singe auquel je m'identifiais, la gent trotte-menu ... Je n'étais pas tout à fait d'accord avec le fabuliste français quant à sa façon de traiter l'âne, «ce pelé, ce galeux». Chez nous, ce solipède était prisé comme un être plein de sagesse et de patience – les deux vertus essentielles prônées par l'Islam. La preuve, c'est qu'il supportait les brimades de là vie. À lui aussi je m'identifiais. Il lui arrivait parfois de ruer dans les brancards. Le reste du temps, il riait avec ses grandes dents. Bref, mon horizon s'ouvrait, non pas mentalement, mais sur le plan affectif. Le monde des Européens ne me faisait plus peur. Ses écrivains conversaient avec les nôtres depuis des siècles. Ils n'avaient pas grand-chose en commun avec ces colonialistes, qui nous gouvernaient depuis Rabat ou Paris – et que ma mère qualifiait de suppôts de Satan, sans en avoir jamais vu un seul d'entre eux.

[...]

L'arithmétique ne posait pas de problème. C'étaient les mêmes chiffres, arabes, y compris le zéro. Et puis, la quatrième de couverture de nos cahiers donnait le corrigé des opérations, de 1 à 10, et des additions aux divisions. Il suffirait d'apprendre les tables. Mais l'arithmétique devenait absconse lorsqu'on l'appliquait à la vie réelle, des cheveux coupés en quatre par les Français. Ils poussaient le pointillisme jusqu'à l'abstrait. Avait-on jamais vu un centimètre de pain ou un millilitre d'eau? Cela ne pouvait nourrir ni désaltérer personne, fût-ce un saint. Quant au temps, pourquoi fallait-il le diviser en secondes, voire en dixièmes de seconde ?

– Pourquoi, pourquoi ... Arrête de poser la même question, me disait M. El-Manjra. Poses-en d'autres.

– Lesquelles ?

– Quand? Comment? Tu pourrais ainsi comprendre le monde.

Deux ou trois fois par an, un inspecteur de l'Instruction publique venait contrôler nos connaissances. Ce n'était jamais le même, mais il avait un chapeau. Il posait son chapeau sur le bureau du maître et celui-ci, d'une chiquenaude, l'envoyait rouler sur le plancher. Et alors de deux choses l'une si le visiteur (l'hôte) ramassait son couvre-chef et le posait ailleurs, nous coopérions gentiment avec lui, dans sa langue maternelle; nous levions tous le doigt et récitions avec ensemble «chou, pou, genou, caillou» ou une fable de son choix. S'il remettait le bitos sur le bureau, nous lui parlions uniquement en arabe, M. El-Manjra aussi.

[...]

Je retournais chez moi pour les vacances. [...]

Le reste de l'été, je le passai à apprendre mes manuels scolaires par coeur, ou peu s'en fallait. Le jour de la rentrée, le prof d'anglais posa cette question:

– Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui parle anglais ? Je levai le doigt.

– Moi, m'sieur.

Et je récitai tout à trac, la main sur le coeur, avec la prononciation française:

– *Thé ski is blu* (The sky is blue) ... *i âme Driss* (I am Driss) Je sais aussi compter: *aune, tvo, très, four*, *five* ...

On m'appela longtemps «l'Angliche», surtout ceux qui allaient devenir des amis très chers au fil des trimestres [...].